

CRITIQUE, opéra. VALENCIA, Palau de Les Arts, le 16 juin 2026. PUCCINI : Turandot. E. Semenchuck, G. Kunde, C. Lopez Moreno, L. Li... Alex Ollé / Sir Mark Elder

Pour clôturer sa saison 2025-2026 et dans le cadre des célébrations du centenaire de sa création, *Les Arts de Valence* a présenté *Turandot*, le dernier et populaire opéra du compositeur italien Giacomo Puccini.

La distribution vocale ne pouvait être plus réussie. Tout d'abord, le choix de la mezzo-soprano russe **Ekaterina Semenchuk** pour le rôle-titre s'est révélé particulièrement heureux : la redoutable tessiture de la princesse de glace ne lui a posé aucune difficulté. Dotée d'une voix puissante, homogène, dense et parfaitement projetée, elle s'est montrée aussi efficace dans les passages exigeant de vastes déferlements sonores que dans ceux requérant un chant plus souple et lyrique. Elle a trouvé en l'inusable ténor américain **Gregory Kunde** un partenaire idéal. À 72 ans et après plus de quatre décennies de carrière, celui-ci constitue un véritable miracle de longévité vocale. Avec une voix pleine, brillante et robuste, une impressionnante assurance dans l'aigu, ainsi qu'un chant héroïque, raffiné et nuancé, sans oublier son étonnante résistance physique, le ténor américain a livré une composition éblouissante du prince Calaf, capable de faire

oublier certains passages où son émission, marquée par inexorable passage du temps, paraissait légèrement métallique et affectée d'un *vibrato* qui, surtout dans les moments les plus lyriques, altérerait quelque peu la qualité de son chant.

Pour ses débuts très attendus dans la maison, la soprano espagnole à la carrière ascendante **Carolina López Moreno** a constitué l'une des plus agréables révélations de la soirée. Chargée du rôle de l'esclave Liù, elle a fait valoir une voix lyrique au médium chaleureux, généreuse en demi-teintes et en pianissimi, ainsi qu'une appréciable sûreté dans le registre aigu. Son interprétation de l'air « *Tu che di gel sei cinta...* » fut, tant par sa virtuosité vocale que par son intensité expressive, l'un des grands moments de la soirée. À cela s'est ajoutée une présence scénique convaincante, qui a contribué de manière décisive à la réussite de sa prestation. De son côté, le jeune bas chinois **Liang Li** a fait entendre une voix sombre, bien timbrée, aux graves profonds et résonnants, conférant toute l'autorité nécessaire à Timur, le roi tartare déchu. Prêtant sa voix aux rôles de l'empereur Altoum et du Prince de Perse, le ténor espagnol **Josep Fadó** s'est acquitté de sa tâche avec une irréprochable efficacité. Parmi le cynique trio des ministres impériaux, le jeune et prometteur baryton **Jan Antem** (Ping) s'est particulièrement distingué par la beauté de son timbre clair, sa musicalité et la qualité de son chant legato. Un artiste à suivre de près. Corrects vocalement et très efficaces sur le plan scénique, les ténors **Pablo García-López** (Pang) et **Mikeldi Atxalandabaso** (Pong) ont également apporté une contribution appréciable. De solides prestations vocales ont été fournies par le vigoureux Mandarin du jeune baryton azerbaïdjanais **Agshin Khudaverdiyev** ainsi que par les diligentes servantes incarnées par les espagnoles **Yolanda Marín** et **Federica Fiori**.

Les chœurs réunis pour l'occasion (le **Cor de la Generalitat Valenciana**, l'**Escola Coral Veus Juntes** et l'**Escolania de la Mare de Déu dels Desemparats**) ont brillamment relevé chacun

des nombreux défis que leur impose la partition, faisant preuve à tout moment de préparation, de justesse et d'un volume parfaitement maîtrisé. Depuis la fosse, à la tête de l'orchestre maison, le chef britannique **Sir Mark Elder**, directeur musical de la compagnie valencienne, a démontré une maîtrise absolue des masses orchestrales, offrant une lecture équilibrée, subtile et d'une grande richesse de timbres, portée par une tension dramatique constante et un remarquable sens du théâtre.



Coproduite avec le *New National Theatre* de Tokyo et le *Tokyo Bunka Kaikan*, la mise en scène signée par l'espagnol **Àlex Ollé**, cofondateur et directeur artistique de *La Fura dels Baus*, proposait un spectacle d'un impact visuel monumental, à l'esthétique abstraite et futuriste. Délaissant la vision orientalisante du conte, sa lecture dramaturgique plaçait le pouvoir au centre du récit. La structure hiérarchique

apparaissait ainsi constamment soulignée : l'empereur et sa fille au sommet, tandis que le peuple, incapable de remettre en question le *statu quo* dominant, demeurerait soumis à la base. Comme on pouvait le constater dès le lever de rideau, avant même le début de l'opéra, l'élément structurant de cette lecture était le traumatisme des abus subis par l'héroïne, expliquant son aversion envers les hommes. Mais elle n'est pas la seule à porter les stigmates du passé : dans cette nouvelle vision, l'amour que Calaf éprouve pour Turandot se mêle à son désir de reconquérir le pouvoir perdu à la suite du traumatique renversement de son père. Tous deux vivent un présent conditionné par les blessures du passé.

Si les scènes collectives se distinguaient par leur excellente organisation, la direction d'acteurs se révélait plus limitée lorsqu'il s'agissait d'explorer en profondeur la psychologie des personnages. Plus controversée, sans toutefois ternir la réussite de l'ensemble, apparaissait la conclusion sombre imaginée par le metteur en scène espagnol. S'appuyant sur le fait que Puccini n'a jamais achevé l'opéra et que sa fin demeure donc ouverte à diverses interprétations, il choisit de conclure l'œuvre par le suicide de l'héroïne. Après avoir compris la puissance de l'amour à travers le sacrifice de Liù, Turandot se montre incapable d'assumer ce sentiment et, plutôt que de se livrer à son vainqueur, décide de se donner la mort avec le même poignard utilisé par la malheureuse esclave. Une résolution cohérente avec la personnalité traumatisée que cette production attribue au personnage.

La scénographie labyrinthique et *brutaliste* à l'esthétique futuriste, conçue par **Alfons Flores** et composée d'une monumentale structure d'acier gris parcourue d'interminables escaliers, renforce l'idée de hiérarchisation sociale et d'enfermement du peuple. De même, les costumes de **Lluc Castells** instaurent un contraste parfaitement défini entre ceux qui détiennent l'autorité, revêtus de solennité et de caractère rituel, et une population déshumanisée, illustrant

clairement qui exerce le pouvoir et qui le subit. Grâce à un élaboré jeu de clair-obscur et à de puissants contrastes entre lumière et ombre, la conception lumineuse particulièrement soignée de l'Allemand **Urs Schönebaum** construit avec une grande efficacité l'atmosphère traumatique et oppressante voulue par le metteur en scène. À l'issue de la représentation, un public enthousiaste a réservé à l'ensemble des interprètes de longues et chaleureuses ovations.

CRITIQUE, opéra. VALENCIA, Palau de Les Arts, le 16 juin 2026.

PUCCINI : Turandot. E. Semenchuck, G. Kunde, C. Lopez Moreno,
L. Li... Alex Ollé / Sir Mark Elder. Crédit photographique (c)
Miguel Lorenzo / Mikel Ponce

**CRITIQUE, opéra. AIX-EN-
PROVENCE, Grand-Théâtre de
Provence, le 15 juillet 2023.**
MEYERBEER : Le Prophète. J.

Osborn, E. DeShong, M. Galoyan... London Symphony Orchestra / Sir Mark Elder.

Créé triomphalement à l'Opéra de Paris, le 16 avril 1849, avec la fameuse Pauline Viardot dans le rôle de Fidès, "Le Prophète" de Giacomo Meyerbeer a quasiment disparu des scènes internationales depuis le début du XXe siècle ; l'on ne compte guère, ces trente dernières années, qu'une production à Karlsruhe, une autre à Essen, une également au Théâtre du Capitole (déjà avec John Osborn dans le rôle-titre), et une dernière à la Deutsche Oper Berlin ! Le Festival d'Aix-en-Provence crée donc l'événement, à l'occasion de sa

75ème édition, en mettant à son affiche (dans une version concertante unique) une partition qui possède d'immenses qualités, non seulement musicales, mais également dramatiques : comment oublier que les idées politiques véhiculées par Eugène Scribe, qui en a rédigé le livret, trouvèrent à la création un écho de l'idéologie révolutionnaire de l'époque... **Théophile Gautier** n'hésitant pas à parler *"d'un pamphlet renfermant des situations qu'on pourrait croire taillées dans la prose des journaux communistes"* ?

Conforme à nos attentes, la partie vocale offre bien des satisfactions, à commencer par le duo **John Osborn / Elizabeth DeShong** qui fonctionne superbement, les deux chanteurs américains incarnant leurs personnages avec une sincérité confondante, dans un couple qui annonce Manrico et Azucena

dans « Le Trouvère » verdien. Ils défendent, par ailleurs, une prosodie et une élocution françaises dignes de tous les éloges. Dans le rôle-titre, le ténor américain fait étalage de sa facilité dans l'aigu, mais aussi de son élégance dans l'ornementation : il possède les moyens, le style et la couleur pour rendre justice à sa partie ; il électrise l'auditoire dans son air final "Versez ! que tout respire l'ivresse et le délire". Tout aussi incroyable d'engagement se montre sa compatriote **Elizabeth DeShong** dans le personnage de Fidès, peu après son [non moins impressionnant Bradamante \(dans "Alcina"\) à Bordeaux en février dernier](#), qui délivre des graves profonds autant que des aigus acérés, notamment dans son grand air de l'acte V, "Ô prêtres de Baal... Comme un éclair précipité", dans lequel elle donne une leçon de chant belcantiste, qui lui vaut un fracas d'applaudissements et de vivats amplement mérités.

Dans le rôle de Berthe, la soprano arménienne **Mané Galoyan** leur tient tête cependant, avec sa grande voix lyrique capable des plus infinies variations et coloratures, et une flamme dans l'accent qui soulève également l'enthousiasme du public. Habitué aux rôles de méchant, le baryton français **Edwin Crossley-Mercer** ne fait qu'une bouchée du personnage d'Oberthal, auquel il apporte son timbre mordant et racé. Le trio des Anabaptistes, incarné par **James Platt** (Zacharie), **Guilhem Worms** (Mathisen) et **Valerio Contaldo** (Jonas) est percutant à souhait, tandis que parmi les trois Soldats se détache le ténor clair et superbement projeté de **Maxime Melnik**. Enfin, les forces chorales de la soirée – **le Chœur de l'Opéra de Lyon** et de **la Maîtrise des Bouches-du-Rhône** – n'appellent aucun reproche dans une partition qui sollicite beaucoup les premiers.

Coup de chapeau, enfin, à **Sir Mark Elder** qui maintient – à la tête d'un flamboyant **London Symphony Orchestra** – une tension dramatique permanente pendant les presque 4h de musique que dure la soirée. Le chef britannique parvient à restituer tout à la fois ce qu'il y a de germanique dans les racines de

Meyerbeer, l'italianité que le compositeur allemand assimila si bien lors de son séjour dans la Péninsule, et aussi ce qu'il faut de pompe française. On regrettera juste que le ballet du III, dit "des patineurs", ait été à ce point écourté, mais dans une édition musicologiquement satisfaisante, à défaut d'être archi-complète. En tout cas, le public venu en masse écouter le chef d'œuvre meyerbeerien ne boude pas son plaisir, et fait une longue fête à l'ensemble des artisans de cette magnifique soirée de Grand Opéra... le spectacle justifie pleinement le retour du "Prophète" sur les plus grandes scènes lyriques !



CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 15 juillet 2023. MEYERBEER : Le Prophète. J. Osborn, E. DeShong, M. Galoyan... London Symphony Orchestra / Sir Mark Elder. Photo © Emmanuel Andrieu

VIDÉO : teaser du “Prophète” de Giacomo Meyerbeer au 75ème Festival d’art lyrique d’Aix-en-Provence